



AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

# FEUILLET DE ST SYMÉON

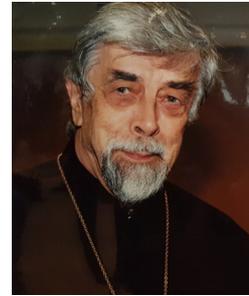
N°70 SEMAINE DES RAMEAUX COMPLÈMENT 2021

Le présent feuillet complète  
notre feuillet N° 11 pour la Semaine des Rameaux 2020  
Téléchargeable à l'adresse  
<http://saintsymeon.fr/feuillet2020/feuillet011.pdf>

## Homélie du P. Boris Bobrinsky pour le Samedi de Lazare 1983

Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.

Lorsque Jésus demande à Marthe et à Marie : "où l'avez-vous mis, où est Lazare", il exprime dans cette question non pas simplement l'ignorance de l'homme qui est en Lui, il exprime aussi la quête infinie de Dieu pour l'homme, de l'homme qui s'est éloigné de Dieu dans une terre lointaine, une terre de péché, d'éloignement et de désolation, cette quête de Dieu qui va à la recherche de la brebis égarée dans la montagne, dans les régions de la mort.



Ces paroles de Jésus : "où l'avez-vous mis, Lazare où es-tu ?", font penser à une autre question de Dieu dans le Paradis, lorsque, au milieu du jour dans la brise de midi, Il recherche Adam et Ève qui se sont cachées après leur désobéissance.

Dieu aussi dit : "Adam, où es-tu ?" Cette quête de Dieu pour l'homme dans toute l'histoire de notre salut, c'est le sens de cet amour infini de Dieu qui ne peut pas supporter que l'homme soit loin, qu'il se détruise, qu'il soit pris dans les rets de la mort. Bien sûr pour nous, chrétiens, la mort devient un passage vers la lumière, mais elle est aussi un ennemi, elle provoque en nous la crainte et la résistance, la dureté et le péché. Il y a dans cet épisode de Lazare des choses poignantes à dire, cette amitié humaine de Jésus envers Marthe et Marie et Lazare.

C'est aussi un mystère que l'amitié humaine en Jésus que souligne l'évangéliste Jean. Cette amitié humaine ne contredit pas le choix exclusif de tel ou tel des disciples, pour la proclamation, pour la prédication de la parole de Dieu, pour la mission de l'Évangile. Cet amour de Dieu nous manifeste la tendresse de Jésus, la totalité de l'incarnation de Dieu dans le cœur de Jésus. Le cœur de Jésus vibre, il est bouleversé et Jésus pleure. Il est bouleversé en s'associant à l'émotion, et à la tristesse de Marthe et Marie, c'est un bouleversement qui gronde en Lui lorsqu'Il s'approche du lieu où Lazare est déposé, parce que c'est la violence de Dieu devant le mal, devant cette mort qui saisit ce qui ne lui appartient pas.

C'est dans le plan éternel de Dieu que Lazare soit tombé malade, et que Jésus ait dû aller non pas plus tôt, mais en temps voulu à Béthanie et que Béthanie soit la dernière étape avant l'entrée à Jérusalem que nous célébrons ce soir et demain.

Il y a ainsi un projet, un plan de Dieu, un déroulement nécessaire dans la volonté de la sagesse divine que nous ignorons, et dans ce déroulement nécessaire des événements, il

fallait aussi que Lazare tombât malade. Et non seulement qu'il tombât malade mais qu'il meure, certes Jésus pouvait venir plus tôt, Il pouvait arrêter l'œuvre de la mort, Il pouvait contrecarrer l'emprise de la mort sur Lazare, mais Il ne l'a pas fait.

Il fallait qu'avant la Passion de Jésus soit déjà manifestée la puissance victorieuse de Jésus sur la mort. Ainsi Jésus cherche Lazare et Il le trouve, et c'est dans l'unité des deux natures, de la nature divine et de la nature humaine, intimement mélangées et unies que s'opère la quête de l'homme par Jésus, et aussi la compassion, la tristesse de Jésus avec Marthe et Marie et les amis qui étaient là autour, et enfin l'œuvre de vie, l'œuvre de puissance qui se manifeste "Lazare sors, viens dehors". Nous avons nous aussi entendu cette parole dans l'Évangile, cette parole de puissance, qui nous ébranle nous-mêmes, parce que nous savons que cette parole nous est aussi adressée à nous qui faisons le péché et qui sommes aussi dans les tombeaux et dans le domaine de la mort. Jésus nous appelle nous aussi d'une voix puissante "Sors, viens dehors" et nous sortons encore meurtris, encore à moitié plongés dans le sommeil, "Lazare sors", c'est la parole divine qui s'exprime par L'humanité entière de Jésus. Ainsi les miracles ne sont pas seulement un signe de la divinité, de l'amour divin avec l'être humain qui était loin, qui était perdu, qui est devenu impuissant et faible. Ce sont désormais, par les miracles des guérisons et de résurrection, ce sont les lois même de la nature qui sont renversées ou plutôt sont restaurées.

Ainsi ce que Jésus fait en avance, en anticipation auprès de Lazare, Il le réalise par la puissance du même Esprit Saint, par la volonté du Père, par la puissance vivifiante du Verbe de Dieu qui demeure même dans le corps mort de Jésus. Cette même puissance de résurrection agira non pas le quatrième jour mais au début du troisième jour non pas lorsque le corps de Lazare commençait déjà à sentir, mais avant même, au début du troisième jour, avant que le processus de décomposition puisse commencer même à faire son effet sur le corps de Jésus.

C'est ce qu'affirmera Saint Pierre dans sa première prédication à la Pentecôte, que "la mort, et par conséquent la décomposition ne pouvait avoir prise sur le corps de Jésus car la putréfaction est le signe visible de la victoire définitive de la mort qui produit son effet, qui ramène le corps humain à la poussière et au néant.

Ainsi le corps de Jésus était pleinement habité par la divinité. Dans le corps de Lazare se développait déjà le processus de la décomposition, que pourtant Jésus vient arrêter par son commandement, par sa parole souveraine.

Ainsi ce miracle d'aujourd'hui nous aide aussi à entrer dans ce chemin douloureux de Jésus commençant par l'entrée de Jésus à Jérusalem et nous savons par avance que, par la certitude les miracles accomplis jusqu'à la résurrection de Lazare, nous savons que la mort ne peut pas avoir le dernier mot ni pour Lazare, ni bien sûr pour Jésus, ni enfin dans notre propre vie.

Amen.

### **Homélie du P. Boris Bobrinsky Dimanche des Rameaux 2000**

Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit.

À l'approche de la Passion du Seigneur, les événements se précipitent. Nous avons devant nous les moments les plus forts, les plus denses, les plus bouleversants de la dernière semaine de la vie de Jésus, qui marche volontairement à la mort. Nous devons considérer tout ce qui a lieu maintenant comme une marche vers la mort prochaine, et nous sommes là, avec les disciples, les femmes et la Mère de Dieu, suivant Jésus dans cette marche, accompagnant celui qui va mourir.

Jésus a rencontré la mort face à face lorsqu'il s'est retrouvé devant le tombeau de Lazare, mort depuis quatre jours et qui sentait déjà. L'Évangile fait ressortir l'opposition

qui se manifestait entre la puanteur du mort et la bonne odeur du Christ. Jésus est lui-même parfum, car il est rempli de l'Esprit. C'est en signe de cette onction de l'Esprit qui le pénètre que Jésus sera oint d'un parfum de grand prix par Marie, sœur de Lazare et de Marthe, peut-être en action de grâce pour la résurrection de son frère. Ce qui importe, c'est de savoir que Jésus donne un sens particulier à cette onction, qui n'est pas la seule rapportée dans les évangiles. Dans l'évangile de Luc, on voit une femme pécheresse entrer dans la maison du pharisien qui avait invité Jésus à manger, et oindre ses pieds de parfum, provoquant l'indignation de l'hôte. Aujourd'hui, ce n'est plus une pécheresse, mais la sœur de Lazare que Jésus aimait. Il dit : "elle a fait ceci en vue de mon ensevelissement", car il n'oubliait pas un instant le sens même de sa montée vers Jérusalem.

Ce parfum de grand prix nous rappelle aussi le troisième don des rois mages : "ils lui offrirent de l'or, de l'encens et de la myrrhe". Généralement on interprète ces trois dons prophétiquement, l'or comme à un roi, l'encens comme à Dieu et la myrrhe comme à un défunt. Dès le début est ainsi prophétisée la mise au tombeau du Sauveur.

Jésus va vers sa confrontation avec la mort, portant en lui le plan de Dieu, la volonté du Père, devant entrer dans le royaume même de la mort afin de la réduire à néant. Et cependant, bien que la montée de Jésus vers Jérusalem soit une montée vers la mort, annoncée par l'onction de Marie, l'entrée dans la ville est une entrée royale, triomphale, prophétiquement victorieuse. Écoutons les acclamations du peuple qui reconnaît en lui le Fils de David et qui crie : "Hosanna au Fils de David ! Béni est celui qui vient au nom du Seigneur !" Nous savons que cette exultation, cette exaltation de Jésus sera éphémère. Mais pour autant qu'elle soit éphémère, elle n'en est pas moins réelle, et nous y participons aussi. Aujourd'hui, nous sommes avec les disciples qui entouraient Jésus, avec la foule et les enfants qui acclamaient Jésus Fils de David.

Puisse notre propre acclamation ne pas être éphémère, notre jubilation ne pas être un feu de paille, ni notre illumination provisoire ! Puissent le feu et la lumière de l'amour de Dieu nous pénétrer totalement, surtout durant la nuit de Pâques, lorsque le Tombeau, désormais vide, sera illuminé de l'intérieur. Que ce vide du tombeau illumine nos propres cœurs, car notre cœur est aussi le tombeau qui accueille le Christ et duquel il est appelé à ressusciter. Ainsi, depuis sa naissance, depuis le don des Rois mages et jusqu'à sa mort, Jésus marche vers l'accomplissement de la volonté du Père. La louange que lui adresse le peuple, et celle que d'année en année, jusqu'à la fin des temps, lui adresse l'Église est une louange intemporelle, qui trouvera sa plénitude dans le Royaume, lorsque nous serons dans le Royaume, car nous serons dans le Royaume. Mais il faut nous y préparer. Il faut nous munir de palmes, nous munir de parfum, et pour le moment, accompagner le Seigneur sur le chemin du Calvaire. Pensons à nos familles, à cette société où il y a tant de souffrance, où la mort guette, à chaque pas, l'un ou l'autre. Pensons aux malades, aux personnes âgées et rendons-nous particulièrement attentifs à ceux qui s'avancent vers la fin de leur vie, en les servant, en les entourant de tendresse, de considération, de respect et d'amour. Car c'est le Christ lui-même que nous servons, que nous aimons, comme le fit Marie, comme le feront les femmes qui porteront les aromates au tombeau pour en oindre le corps de Jésus. "Tout ce que vous avez fait au plus petit d'entre vous, c'est à moi que vous l'avez fait." Apprenons donc à porter le Seigneur en nous, particulièrement en ce temps où il s'avance vers la crucifixion, vers la souffrance, vers une souffrance indicible, dans la solitude. Portons-le véritablement pour que notre cœur soit un lieu où le Seigneur puisse trouver consolation et joie, puisse voir que son combat, que sa souffrance n'est pas inutile mais porte dans le cœur des hommes des fruits et des fruits au centuple.

Amen.

## Homélie de Mgr Georges Khodr D. des Rameaux 2011

Texte traduit de l'arabe par les moniales du  
Couvent Notre Dame de Kaftoun

### L'entrée à Jérusalem

Jésus monta de Galilée à Jérusalem, celle qui tue les prophètes. Là, il devait mourir ; c'était son destin. Ses fidèles l'accueillirent, le louant par des versets de l'Écriture Sainte. Il avait accepté sa mort. « *Et moi, une fois élevé de terre, j'attirerai tous les hommes à moi* » (Jn 12, 32). Ils trouveront la foi après qu'il fut tué, car, à l'instant même de sa mort, il soufflera en eux son Esprit.



Avant Sa mort, Son enseignement agira intensément. Lorsqu'il lava les pieds des disciples durant la Cène, son enseignement prit la forme d'un acte. L'évangile de Jean n'indique pas la nature de la Cène, mais rapporte que « *Judas, aussitôt la bouchée prise, il sortit ; il faisait nuit...* » (Jn 13, 30). Il faisait nuit à l'extérieur ; il faisait nuit dans son cœur. Toutes les ténèbres cosmiques encerclèrent Judas. Qui connaît le Christ et le trahit, devient du néant dans les ténèbres.

Avec Jean, je m'arrête au IV<sup>e</sup> Évangile. Je tente de rejeter la nuit en cette semaine sainte qui approche, et fais une lecture de l'entretien dernier de Jésus avec ses disciples. Espérant y adhérer, je cherche à m'épargner le Jugement dernier et éviter même d'être traduit devant le tribunal. C'est pour cette raison que Jésus commence son discours ainsi : « *Que votre cœur ne se trouble pas... Croyez aussi en moi... Je suis le Chemin, la Vérité, et la Vie* » (Jn 14, 1-6). Je suis votre chemin vers le Père. Ce que vous entendez n'est point un simple discours catéchétique ou des spéculations personnelles. Je suis la Vérité et la Vie que le Père déverse au-dedans de vous. La vérité ne s'élève pas au-dessus de mes paroles, ni ne les passe à l'épreuve. M'accepter, c'est accepter Dieu même. La vérité ne se tient pas en face de Dieu. Elle est en Lui, loin de Lui faire face. Or tout cela exige que je meure. Sans cette mort, le monde ne saurait apprécier que mon ardente passion envers vous s'unisse à la vôtre envers moi. Après quoi, lorsque Je ressusciterai d'entre les morts, la mort périra.

Suite à cela, Jésus dit : « *Nul ne vient au Père que par moi* » (Jn 14, 6) Ainsi, à celui qui Me connaît, je révélerai l'Esprit, les actes, les attributs, et les énergies de Dieu. C'est ainsi qu'on voit le Père, puisque nul ne peut Le regarder de ses propres yeux et vivre. Oubliant cela, Philippe dit : « *Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit* » (Jn 14, 8). Le Seigneur répondit : « *Qui m'a vu a vu le Père* » (Jn 14, 9). Le Père n'est autre que l'amour, comme dit saint Jean, l'ami du Seigneur, qui déclare : « *Dieu est amour* ». Et les Saints Pères de commenter : « *L'amour, dans cette parole, n'est pas un nom ou un attribut de Dieu, mais son essence même* ». Tous les actes divins, qu'ils soient cités ou non dans les Saintes Écritures, voire tous les actes attribués au Seigneur, furent accomplis par le Christ en son corps. Il n'y a aucune différence entre un acte divin et un acte du Christ quant à la nature et à la portée ; c'est pourquoi il lui fut possible de dire : « *Qui m'a vu a vu le Père* ». Aussi, afin que personne ne s'imagine qu'il y ait une distinction entre les actes du Christ et ceux du Père, ou qu'un abîme sépare les actes du Père et ceux du Christ, ce dernier ajouta : « *Ne crois-tu pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ?* » (Jn 14, 10). Si le Père Lui était supérieur ou antérieur, Jésus ne serait pas en Lui.

Mais où trouver plus d'élévation que dans ces paroles « *Je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous* » (Jn 14, 20). Ici, l'amour de Dieu pour son Christ s'incline devant Son amour des hommes, et Son amour des hommes est porté plus haut. Cet amour est d'autant plus admirable qu'il demeure intense, malgré Sa kénose : « *Celui qui m'aime*

*sera aimé de mon Père, et je l'aimerai, et je me manifesterai à lui* » (Jn 14, 20).

Il n'y a plus de distinction entre l'amour qui descend et celui qui se maintient en sublime hauteur, c'est-à-dire entre l'amour de Dieu pour l'homme et la réception par l'homme de cet amour. Par l'unité d'amour, le Christ transcende le caractère double de ces deux entités que sont Lui-même et Son peuple. Dans cette seconde partie du dernier entretien, qui porte sur l'unité de l'amour clairement exprimé, Il se révèle lui-même comme l'auteur de cette unité, se désignant comme le « cep », et nous appelant les « sarments ». Les sarments sont constamment fixés au cep. Dans ce chapitre, l'image de l'unité prend source dans le mouvement du Père vers le Christ, et celui du Christ vers les croyants. Ensuite, le Christ déclare donner sa vie pour ces derniers. Pour mieux préciser l'image de Son amour, Il insiste pour que cet amour soit diffusé parmi eux, avant d'aborder leur vie en ce monde, désignant ainsi les persécutions. Pourtant, il promet qu'il les raffermira grâce au Saint-Esprit. Dans ce dernier entretien, tout le langage qui concerne le Saint-Esprit implique que le Christ demeure le Bien-aimé du Père par l'Esprit Saint.

En fin de compte, on arrive à la prière sacerdotale. Jésus y parle de sa gloire répandue en toute profusion : « *Je T'ai glorifié sur la terre* » (Jn 17, 4). L'expression est johannique par excellence ! Jésus la répète dans l'évangile de saint Jean aux noces de Cana en Galilée.

Ayant dit tout cela, Jésus sortit avec ses disciples et traversa la vallée du Cédron. C'est une pente abrupte, dont j'ai eu la bénédiction de parcourir le chemin poussiéreux, en 1947. De là, Jésus marcha vers Sa mort glorieuse, à la lumière de laquelle nous cheminerons tout au long de la semaine prochaine. De Ses paroles, je retiens aujourd'hui « *Mon royaume n'est pas de ce monde* » (Jn 18, 36). Il s'agit d'un royaume différend, qui s'établit dans le cœur, dès que l'on se met à écouter, à chaque instant, les paroles du Sauveur. Ce dernier nous porte à témoigner pour la vérité, comme il l'avait fait lui-même, lorsque Pilate lui demanda « *Qu'est-ce la vérité?* » (Jn 18, 38), et Il ne répondit rien. La vérité n'est pas une théorie qu'on explique. Lui-même avait déjà dit qu'il était la Vérité en personne. Que l'on écoute Sa parole, que l'on S'y soumette, et il ne restera plus de distance entre soi-même et la plus grande Vérité.

Dans le récit de la Passion, l'attention du lecteur est attirée par cette phrase : « *Ils se sont partagé mes habits, et mon vêtement, ils l'ont tiré au sort* » (Jn 19, 24). Il était nécessaire de ne rien laisser sur Lui pour l'humilier davantage. Mais pourquoi ce détail si menu rapporté par l'Évangéliste : « *Or la tunique était sans couture, tissée d'une pièce à partir du haut* » (Jn 19, 23)? Ils ne purent donc la diviser. Si on y réfléchit après coup, ces paroles paraissent figuratives. Personne ne peut diviser l'habit du Christ, car son unité demeure à jamais. Qui outrage le corps du Christ décide de sa propre fin.

La dernière parole de Jésus fut : « *Tout est achevé* » (Jn 19, 30). Selon l'exégèse commune, cela signifie « J'ai accompli les prophéties ». Elles me concernent toutes, d'une façon ou d'une autre, que ce soit en un sens général ou particulier. Or, ce « *Tout est achevé* » (Jn 19, 30) indique que tout ce que l'on exprime de beau, d'honorable, et de pur dans les systèmes philosophiques, dans la littérature et l'art des diverses civilisations, comme dans toute pensée lucide, trouve sa plénitude et sa gloire en ce corps couvert de sang, fixé sur la Croix. Tout fut accompli au Golgotha, si bien qu'il resplendit de gloire.

Après cette dernière parole, l'Apôtre Jean énonce « *Et, inclinant la tête, il remit l'esprit* » (Jn 19, 30). En réalité, un corps agonisant rend l'âme avant de baisser la tête. Pourquoi l'évangéliste renverse-t-il l'ordre de la nature en plaçant le fait de rendre l'esprit après celui de baisser la tête ? J'ai l'intuition que l'évangéliste voulait insinuer par là que Jésus, trépassant, non seulement rendit l'âme humaine, mais aussi l'Esprit qu'il portait en lui-même. Ainsi, lors de sa mort eut lieu la première Pentecôte.